

Quatre poèmes

Roland Giguère

Volume 28, numéro 4 (166), août 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31045ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Giguère, R. (1986). Quatre poèmes. *Liberté*, 28(4), 27–30.

ROLAND GIGUÈRE

QUATRE POÈMES

UNE VIE À PAS COMPTÉS

Une vie entière passée en murmures
en une infinité de légers soubresauts
en peu de paroles en moindres gestes
au milieu de hordes criardes et déchaînées

une vie repliée sur quelques visages aimés
sur une paupière qui bat et se ferme à minuit
comme une persienne de bois usée

une vie lente aux roues brisées.

L'OURAGAN FATAL

Mille meutes enragées
hurlant dans les tympans

immense fracas dans le temps
au moment même de partir

cris stridents d'un vrai délire
à la porte du temple

le silence martelé enfoui
sous le feu de l'avalanche

déchirement des désirs
criblés de fausses rumeurs

la rage folle de la foudre
dans un pauvre firmament

secousses répétées du cœur
avant le bris final

effondrement des liens
à la lueur du seul fanal

et un simple soupir
juste avant l'apaisement.

UNE MACHINE À ÉCRIRE

Une machine à fendre le temps
à couper court la vie courante
à briser les heures lentes

une machine à casser la vie
à broyer les jours et les nuits
à user les minutes d'ennui

une machine à dents d'ivoire
que l'on range dans son tiroir
quand on ne veut plus rien voir

une machine superbe
qui s'accorde avec le temps des verbes
la virgule en herbe.

THÉÂTRE D'OMBRES

Nous étions tous présents ce soir-là
à la dernière représentation du massacre

nous regardions de nos milliers d'yeux
le fourmilier dans la fourmilière
qui tenait bien son rôle d'avaleur
et semait la mort comme un dieu

nous étions cloués de silence
et avions froid au cœur
nous avions honte aussi
et mourions de peur

mais le vrai carnage nous attendait
à la tombée du rideau.